

# SAI·NTE ALDEGONDE DE MAUBEUGE

L'an 689

Fêtée le 30 janvier

A la suite de sainte Bathilde, qui est venue de la Saxe anglaise, comme une belle rosée, orner les lis de la France, voici fort à propos une nouvelle fleur qui sort de ces mêmes lis, pour servir au diadème du Roi des cieux. C'est la très illustre sainte Aldegonde, qui eut pour père le prince Walbert, issu en droite ligne des premiers rois de France, et pour mère la princesse Berthille, qui, selon quelques-uns, était fille de Bertaire, roi de Thuringe. Le mariage de ces deux illustres personnes fut béni du ciel par la naissance de deux filles : l'aînée, qui s'appelait Waldetrude, ou Vautrude, occupera aussi très dignement sa place dans ce recueil de la Vie des Saints; et la cadette, qui fut nommée Aldegonde, naquit dans un bourg de Hainaut, au Pays-Bas, l'an 630, sous le règne de Dagobert 1<sup>er</sup>.

Dieu fit paraître de bonne heure qu'il entreprenait lui-même la direction de cette sainte fille, lui envoyant exprès l'apôtre saint Pierre pour l'instruire de ce qu'elle devait faire pour la bonne conduite de sa vie; elle fut aussi souvent consolée par la visite des anges, et même par celle du roi des anges, qui, dès lors, la choisissait pour sa chère épouse.

Ses parents, qui avaient d'autres vues sur sa personne, s'efforcèrent, par toutes sortes de moyens, de l'engager dans le monde et il arriva fort à propos, pour leur dessein, qu'elle leur fut demandée en mariage pour le fils d'un prince anglais nommé Eudon. Aldegonde fut extrêmement embarrassée, parce qu'elle appréhendait de fâcher ceux qu'elle honorait comme représentant la personne de Dieu sur la terre. Cependant, prenant courage, elle fit entendre généreusement à sa mère qu'elle ne voulait point avoir d'autre époux que le Fils unique de Dieu. Cette réponse ne plut pas à ses parents. Son père usa donc de son autorité et, sans avoir égard aux inclinations de sa fille, il la promit au jeune prince anglais, et commanda en même temps à la jeune princesse de se mettre en état de le recevoir. La pauvre fille, fort surprise, supplia sa mère de lui donner du moins quelques jours pour se résoudre, puisque, dans cette affaire, il y allait du repos de toute sa vie et du salut de son âme. Cela lui fut accordé, quoiqu'à regret, parce que ses parents voyaient bien que tous ces délais ne tendaient enfin qu'à une entière rupture. Le terme expiré, Aldegonde, ne sachant plus que faire pour reculer, eut recours à son Epoux céleste, qui, fortifiant son courage d'une sainte résolution (comme autrefois il remplissait de constance les vierges martyres au milieu des tourments), lui inspira de prendre la fuite. Elle se déroba donc, à la faveur de la nuit, des mains de sa gouvernante et, gagnant au travers des forêts, elle prit les sentiers les moins fréquentés, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée sur les bords de la rivière de Sambre. Comme elle ne trouva point de bateau pour la passer, et qu'elle appréhendait d'être poursuivie, elle implora de nouveau le secours du ciel et la main du Tout-Puissant, afin qu'il la prit sous sa protection et ne souffrit pas que le courant de cette rivière arrêât un moment le succès de sa généreuse entreprise. Sa prière fut exaucée, et Dieu envoya deux esprits

célestes qui, soulevant visiblement cette princesse toute angélique, la passèrent légèrement à l'autre bord de ce fleuve, sans même qu'elle se mouillât les pieds; puis les anges disparurent aussitôt, et Aldegonde fut inondée de consolation à la vue de ces merveilles de son Dieu. Ensuite elle se retira dans une forêt, où elle fit une petite chapelle, résolue de ne point quitter ce lieu que ses parents ne lui promissent de ne plus lui parler de mariage. Le seigneur Walbert et la princesse Berthille, reconnaissant par là la volonté de Dieu sur leur fille, et certains qu'ils ne gagneraient rien sur son esprit, consentirent enfin à ce qu'elle gardât sa virginité.

Mais quelque temps après, l'un et l'autre étant décédés, notre Sainte se vit plus pressée que jamais par ses parents et ses amis d'épouser le jeune prince d'Angleterre, dont ils jugeaient l'alliance très avantageuse. Que fera donc l'innocente Aldegonde, entre les mains de tant de gens qui vexent lui ravir sa liberté ? Comment se délivrera-t-elle des poursuites d'Eudom, qui, pour la gagner et l'obliger de correspondre à l'affection qu'il lui témoigne, emploie toutes les adresses de l'art et de la nature ? Elle prit une seconde fois la fuite, et demeura quelques jours cachée dans un bois, jusque ce qu'elle apprit que saint Amand, évêque de Maëstricht, et saint Aubert, évêque de Cambrai, étaient pour lors au monastère de Hautmont, en Sainaut, où le B. Vincent, mari de sainte Vautrude, sa soeur aînée, s'était fait religieux elle résolut de les y aller trouver, afin de les consulter sur l'affaire présente. Elle s'y rendit nu-pieds, comme une pénitente, par respect pour leur caractère sacré et, après les avoir informés de l'état de sa vocation, des poursuites de ses parents et de la recherche du prince qui la demandait en mariage, elle les supplia de l'assister, afin qu'elle ne fût pas contrainte de se donner à, un homme mortel, après s'être engagée par promesse à Jésus Christ. Ces saints prélats approuvèrent le dessein d'Aldegonde, et, reconnaissant bien que tout cela était un coup de la main du Très-Haut, ils jugèrent à propos de lui donner, en ce même lieu, le voile sacré de virginité. Comme on était sur le point de faire cette sainte cérémonie, il arriva une grande merveille. Tous les habits nécessaires à la vêtue étant disposés sur l'autel de saint Vaast, une colombe parut visiblement en l'air, et, voltigeant sur cet autel, prit de son bec le voile qui était préparé et, l'ayant quelque peu élevé, elle le laissa tomber directement sur la tête de cette sainte fille. Chacun demeura ravi d'une marque si extraordinaire par laquelle Dieu faisait voir évidemment qu'il approuvait l'offrande et le sacrifice que la jeune princesse faisait de sa personne quant à elle, elle demeura extrêmement satisfaite de se voir arrivée avec tant de facilité au comble de ses désirs.

Après cette sainte action, Aldegonde se retira, de l'avis des mêmes saints prélats, dans le lieu solitaire où elle s'était cachée et qu'elle appela Maubeuge, et, sa servant des grands biens qui lui étaient échus par le décès de ses parents, elle y fit bâtir trois églises, par allusion au nombre des personnes de la très sainte Trinité : la première fut dédiée à l'honneur de la Reine des Anges, la seconde à l'honneur de saint Quentin martyr, et la troisième à l'honneur des princes des apôtres, saint Pierre et saint Paul. Ensuite, cette vertueuse princesse, pour honorer la mémoire de son père et de sa mère, fit enrichir de très beaux bâtiments le lieu de leur sépulture, à Coursolre, et y fit une fondation pour l'entretien de douze religieuses à

perpétuité. Quand elle fut retirée en son désert de Maubeuge, sa soeur Vautrude l'y alla visiter et lui laissa ses deux filles, Aldetrude et Maldebette, afin qu'elle les élevât dans la voie de la perfection; elle y réussit si heureusement, que ses nièces, l'ayant imitée, lui succédèrent en son abbaye, où elles attirèrent après elles un grand nombre de filles, pour y vivre religieusement, et devinrent enfin l'une et l'autre de très grandes saintes.

Mais, pour revenir à Aldegonde, le plan de ses bâtiments étant achevé, elle fit consacrer les églises et assura un revenu suffisant pour la subsistance des chanoines et des filles chanoinesses qu'elle avait fondées; c'est pourquoi elle voulut en passer les actes nécessaires, en présence de plusieurs grands personnages, sous l'autorité de saint Aubert, évêque de Cambrai, qui employa même son crédit pour faire approuver ces établissements par le Saint-Siège. A la suite de cela, elle ne pensa plus qu'à la conduite de ses chères chanoinesses. Elle commença par donner des exemples très rares de toutes sortes de vertus, et ces exemples furent confirmés par plusieurs actions miraculeuses, qu'il est aisé de voir en sa vie.

Cependant, comme il n'y a point de lieu si sacré, ni de compagnie si sainte où la détraction ne trouve entrée, ni de vertu si éminente qui ne soit sujette à la censure des langues médisantes, quelques libertins eurent la malice de calomnier cette sainte vierge, et s'efforcèrent même de lui faire ressentir les effets de leur méchante volonté. Mais tout cela c'était battre un rocher que les flots et l'écume des vagues ne sont pas capables d'ébranler car la sainte abbesse, jetant les yeux sur son céleste Epoux Jésus Christ, s'estimait d'autant plus heureuse, qu'elle se voyait méprisée par les hommes; dans cette conduite, le Seigneur même la confirma, lui faisant connaître que les mépris, regardés avec égalité d'esprit, étaient le grand chemin par où tous les saints, après le Saint des Saints, avaient marché.

Aldegonde ayant passé sa vie dans une très éminente sainteté, Dieu, par une faveur qu'il ne fait ordinairement qu'à ses bien-aimés, lui fit connaître le temps de sa mort. Comme elle était en prières dans l'église, à l'heure du décès de saint Amand, elle aperçut, dans un ravissement d'esprit, un vénérable vieillard, revêtu d'habits pontificaux et environné de gloire, qui montait au ciel, suivi d'un très grand nombre d'esprits bienheureux. La Sainte considérait attentivement la pompe de ce triomphe et désirant savoir ce que c'était, elle entendit la voix d'un ange qui lui dit : «C'est l'évêque Amand, dont vous avez chéri les vertus et le mérite pendant sa vie». Aldegonde ayant déclaré cette vision au B. Guislin, qui l'était venu visiter, il lui dit que c'était un présage évident de sa mort prochaine. Elle n'en fut nullement surprise; mais, se soumettant au bon plaisir de Dieu, elle remercia le Saint de ce qu'il lui annonçait une si agréable nouvelle.

Une autre vision, quoique bien différente, ne la consola pas moins : Dieu lui fit voir l'ennemi du genre humain, sous une figure épouvantable, et qui paraissait extrêmement triste; la Sainte lui en ayant demandé raison, il répondit : «Que son plus sensible déplaisir venait de ce qu'il voyait chaque jour les hommes monter au ciel, d'où il était banni». Ces paroles du démon, qui, forcé par la vérité, avouait le sujet de sa rage, embrasèrent d'autant plus le désir d'Aldegonde, de sortir de ce monde parfaitement purifiée, afin qu'à l'heure de la mort elle n'eût rien qui pût la retarder de jouir de la présence de

son bien-aimé. Elle le demanda instamment à notre Seigneur, et l'obtint enfin de sa miséricorde car, pour achever d'épurer sa vertu, il permit qu'un cancer se formât sur sa mamelle droite ce quelle supporta avec beaucoup de patience et avec de grands témoignages de joie, louant et bénissant continuellement Dieu de ce qu'il lui plaisait de la visiter par des châtements, qu'elle confessait être dus à ses offenses et à son manque de dévotion.

L'esprit de ténèbres, ne pouvant souffrir une telle sainteté, fit tout son possible pour la troubler et pour la faire tomber en quelque impatience; mais, bien loin de réussir, il ne faisait que jeter les rets devant les yeux de celle qui avait des ailes de colombe pour se sauver, selon l'expression de l'Écriture, dans les trous de la pierre et dans les plaies du crucifix, où était son asile; elle se tourna vers ce monstre, qui se vantait de lui avoir excité une soif très ardente, dans un accès de fièvre, et la menaçait de lui susciter encore de plus grands maux; et, sans vouloir d'autre remède que celui de la prière, elle lui dit d'un accent tout plein de feu : «Le Seigneur est mon aide, je ne crains point tes menaces;» ce qui remplit l'ennemi de confusion, et l'obligea de se retirer avec honte.

Ce fut à la vérité un orage, mais qui fut bientôt suivi d'un calme très grand, parce que la Sainte se vit en même temps invitée par le Seigneur à demander la persévérance en son amour, et un prêtre, qui paraissait en la même vision, lui faisait signe que Jésus Christ lui accordait sa demande. Enfin, pour une troisième consolation, il lui semblait voir l'apôtre saint Pierre, qui lui apportait un pain d'une blancheur admirable, qu'elle recevait très joyeusement de sa main.

Un enfant malade et hors d'espérance de guérison lui fut présenté; elle le fit porter au coin de l'autel, où, à l'heure même, il recouvra la santé et, comme chacun admirait cette merveille, la Sainte assura que c'était l'endroit où elle avait vu notre Seigneur. Un homme insensé lui fut aussi amené, qui n'était pas moins en danger de sa vie et il fut guéri de corps et d'esprit, aussitôt que la sainte malade eut fait le signe de la croix sur lui. Nous passons sous silence plusieurs autres merveilles, visions et apparitions soit qu'elles aient été faites à elle-même, ou à d'autres en sa considération telle fut particulièrement celle d'un globe de feu, qui parut descendre du ciel sur sa tête et celle de notre Seigneur avec une troupe d'esprits célestes qu'un saint personnage vit autour de la malade; nous laissons, dis-je, toutes ces merveilles, afin de venir à la dernière de toutes, qui commença trois jours avant sa mort, et ne cessa point jusqu'au dernier moment de sa vie : ce fut une splendeur et une clarté admirables, qui, paraissant dans le lieu où était la Sainte, rejaillissaient sur le lit où elle était couchée. Tous ceux qui étaient présents, et particulièrement sainte Vautrude, qui avait quitté sa maison, pour voir sa sœur malade, demeurèrent dans l'étonnement bientôt l'on vit cette lumière remonter vers le ciel, au moment où la belle âme d'Aldegonde sortit de son corps d'une façon si paisible, que l'on put à peine s'en apercevoir; ce fut vers l'an 689, quoiqu'il y ait là-dessus plusieurs opinions, fondées sur le temps de la mort de saint Amand, dont nous parlerons en sa propre vie, le 6 février.